

CAPRICE REVUE

PARAISSANT LE SAMEDI

Administrateur : Léon PLAIDE.

TOUT ce qui concerne le journal doit être adressé
rue des Vingt-Deux, 16, à Liège.

Directeur : Maurice SIVILLE

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; étranger, fr. 8-00.

ANNONCES-RÉCLAMÉS
ON TRAITE A FORFAIT.



HENRY DEGROUX

SOMMAIRE

Henry Degroux, S.
Les yeux de la Mer, George Garnir.
Lettre d'anniversaire, Curtio.
Agonies, Arthur Dupont.
La femme avocat, H. Sirkan.
Chronique des théâtres, Sphinx, Moriski.
Bibliographie,

Henry Degroux.

Il y a quatre ou cinq ans, au salon de l'Essor, on remarquait fort les études d'un jeune, d'un tout jeune, qui portait un nom déjà célèbre : c'étaient les prémisses d'un art étrange, à la fois naïf et raffiné, sauvage et mélancolique,

prémisses qui étonnaient comme les coups d'essai des forts. Il y avait un si profond caractère dans les moindres traits du nouveau venu qu'on devina un artiste de race, avec tous les défauts instinctifs de la race, mais aussi avec ses puissances innées.

Il s'agissait d'un adolescent. Je le vois encore tel qu'il m'apparut la première fois. Je ne l'avais jamais rencontré ; son aspect me saisit tout d'abord. Parmi d'autres, qu'on ne voyait même pas, il levait un front têtu et des yeux joyeux d'art et d'espérance, avec l'élan, la belle folie, l'enfantillage d'un jeune barbare. Et c'était un barbare, en effet ; non pas un Germain ou un Slave, mais peut-être un Celte, et c'était plus inté-

ressant ! Je rêve cet artiste à tête de paysan breton, dans un idéal Finistère, bien crépusculaire, bien hâlé par l'océan voisin, où les couleurs, les formes, les sons et les idées sont amères, énergiques et mélancoliques, rude patrie de marins et de laboureurs, croyants et obstinés ; la Baie des Trépassés mugit sous ses falaises funéraires, Brocéliande, la forêt fée, dresse ses derniers chênes sur les granits des plateaux. M. Henry Degroux a peut-être vécu là.

Il offre ce cas singulier : il est jeune dans un art vieux. Il faut connaître sa foi et sa spontanéité, ses admirations, qui sont une religion, sa virginale et hardie naïveté, sa fierté, son entière-

il faut savoir combien chez lui l'art imprègne la vie ! On ne s'improvise pas tel qu'il est : on naît ainsi et, fatalement, on le reste. Oui, l'auteur de ces sombres symphonies de couleurs est un jeune homme qui a une vocation. Elle éclate dans ses plus furtifs traits de crayon. Ce n'est pas du talent, ce don là : c'est quelque chose de meilleur, sans les ravalantes habiletés, les lassitudes, le scepticisme du talent. On dirait une main d'enfant conduite par quelque main invisible et surnaturelle ; la main d'enfant a tremblé, mais elle a tracé des choses étranges et inusitées.

Il y a certaines œuvres de Ch. Degroux, le père illustre, trop tôt enlevé à son art, qu'il est curieux de comparer à celles du fils ! Les petits personnages du « Départ du conscrit » au Musée de Bruxelles, et tels paysans de ses autres œuvres, sont parents des hommes étranges qui animent les tableaux du fils. Une œuvre de son début « la récolte des pommes de terre » rappelait Millet. D'autres, plus récentes, ainsi les magnifiques inspirationstirées du Kees Dorik d'Eekhoud, évoquaient l'idée d'un Delacroix dément ; certains profils faisaient songer à Rops. Mais ce n'était là qu'une parenté, ou tout au plus, l'effet d'une trop absorbante admiration pour de tels maîtres, et l'on peut dire au peintre lui-même les similitudes rencontrées.

Les artistes plastiques sont de deux sortes : les uns qui étudient d'après nature, d'une façon immédiate, ne sont trop souvent que de serviles manœuvres. Nulle synthèse chez eux ; leur éducation est presque nulle, et ils teignent à peine de leur âme particulière les morceaux de vie qu'ils reproduisent. Ils ne sont qu'un œil et qu'une main, et encore est-ce l'œil de chair dont parle Barbey d'Aurevilly.

Les autres, qui rêvent leur nature, sont autrement suggestifs. M. Degroux est de ces esprits encyclopédiques : quand ils méditent l'œuvre la musique et la poésie leur chantent dans le cœur ; des souffles venus des profonds horizons de l'art dilatent ces âmes choisies et complètes.

M. Degroux s'est parfois souvenu de la nature, mais le souvenir a étrangement modifié les choses vues : des impressions éparses sommeillent dans l'âme, comme en une lente gestion, jusqu'à ce qu'elles arrivent à cet absolu qui fait l'Œuvre.

Ce n'est d'ailleurs pas un peintre de choses, que cet artiste, c'est un peintre de rêves. Son *Pèlerinage de St-Colomban*, son *Meurtre de Kees Dorik*, son *Champ de bataille de Waterloo*, toutes ses œuvres enfin sont aussi indéterminées et générales que des morceaux de musique et de poésie pure. La nature et la vie sont là, pourtant, mais d'une façon synthétique et personnelle, la seule qui soit intéressante.

M. Henry Degroux a vingt et un ans, il en avait dix-sept, tout au plus, à son début. Mais il est toujours jeune comme un enfant inspiré ! c'est la plus enthousiaste nature d'artiste qui soit. Quand on songe à ce que ce jeune homme a produit à l'âge où tant d'autres n'ont pas encore débuté, quand on sait l'activité de cette imagination élue, on est en droit d'espérer, pour sa maturité, la réalisation d'œuvres sublimes. S.

Les yeux de la mer.

Tristes yeux de la mer alanguie et plaintive,
Qui fixez longuement le ciel d'or et la nuit,
Tristes yeux, beaux rêveurs pleins d'orgueil et d'en-
Qui parsemez le dos de la vague rêtive, [nuit]

Je vous vois resplendir dans mes songes fiévreux,
Tristes yeux de la mer alanguie et plaintive,
Et mon âme troublée, où le désir s'active,
Rêve des parades lointains et fabuleux !

Vous évoquez pour moi les beautés ténébreuses
Qui livrent leurs seins blancs vers la lune, à minuit,
Tout l'essai désiré des belles langoureuses
Qui fixent longuement le ciel d'or et la nuit.

La mer est une alcôve attirante et lascive,
Où traînent, sur les eaux, de longs cheveux flottants
Qui parsement le dos de la vague rêtive,
Quand l'écume se tord dans les flots haletants.

Le poète comprend vos lentes rêveries,
Où passent des lueurs ainsi qu'un éclair luit,
Dans la glauque splendeur des ondes attendries,
Tristes yeux, beaux rêveurs, pleins d'amour et d'en- [nuit]

GEORGE GARNIR.

VIENT DE PARAÎTRE :

CONTES POUR L'AIMÉE

PAR MAURICE SIVILLE

Tirage de bibliophile à 260 exemplaires. —
Édition de grand luxe, caractères élzéviens,
avec couverture illustrée et 25 compositions par
Emile Berchmans.

PRIX : QUINZE FRANCS

Lettre d'anniversaire.

Floréal, le 12^e jour.

Elles sont bien loin de nous déjà,
chère enfant, les choses dont nous
allons nous souvenir un peu dans ces
lignes sincères; et, bien des fois déjà,
j'ai cru que je les avais oubliées; mais,
à creuser un peu le passé, elles me sont
réapparues comme ces brillants de métal
qu'un frottement d'étoffe ravive
soudain de leur splendeur éteinte.

Je les ai marquées d'un gros trait au
calendrier de ma mémoire, et voici
qu'elles me reviennent lumineuses,
comme les refrains attendris d'une
bonne chanson d'amour.

C'était aux temps très lointains! —
tant pis, je me répète — où nous nous
tutoyions volontiers et où nous pou-
sions de tels soupirs, au sortir des rares
rendez-vous, qu'à les entendre, Ché-
rubin lui-même se fût dépité.

Eh bien! je regrette tout cela. Que
voulez-vous? Nous vieillissons et notre
cœur vieillit aussi — quoi qu'en disent les
cantates dans lesquelles « allégresse »
rime très ordinairement avec « éternelle
jeunesse. » Mais les cantates ont tort:
voilà tout! Les candeurs premières et
les beaux enthousiasmes des âmes
toutes neuves s'en vont bien réelle-
ment; elles tombent à plat et s'écrasent
dans la chute. Et ils sont alors si bien
à ras du pavé ces pauvres cadavres de
nos chimères, que nous les poussons
du pied, sans les reconnaître et sans
nous douter de la profanation.

C'est le sort commun et il est très
impertinent de se croire préservé de
par sa nature de la marée uniforme qui
couvre l'universalité des cœurs. L'im-
pertinence n'ayant jamais été mon lot,
je n'ai pas la prétention de me croire
assez grand pour que les eaux coutu-
mières ne m'atteignent pas; je courbe
la tête moi aussi et je porte ma part de
la destinée commune.

C'est lâche, n'est-ce pas, de se rési-
gner ainsi? Que voulez-vous; le cœur
me manque et si c'est lâcheté, eh bien,
oui, j'ai cette lâcheté là !

A la façon d'un courtier en indigo ou
en eau de javelle — je n'ai pas de pré-
férence — j'ai songé à arrêter à l'occa-
sion de l'anniversaire de l'éclosion
première de nos deux cœurs, l'inven-
taire de mes belles illusions mortes,
comme le brave négociant, dont je vous
parle, dresse, à une époque fixe de

l'année, l'état de ses meubles et immeu-
bles. Et ce serait bien long, allez, ce
relevé de mes chers espoirs menteurs
et de nos belles songeries trompeuses.

Cela se passait au temps où nous
parlions en vers pour proclamer avec
Musset que l'amour est

Un lien tout puissant dont les nœuds et la trame
Sont plus durs que les fers et que les diamants,
Qui ne craint ni le temps, ni le fer, ni la flamme,
Ni la mort elle-même et qui fait des amants
Jusque dans le tombeau s'aimer les ossements.

Hélas, chère enfant, le printemps
fleurit déjà dans les aubépines et il fait
encore hiver en nous!

Car nous l'avons tous deux oublié,
n'est-ce pas, ce rayon de soleil de seize
ans qui réchauffe l'âme profondément
et l'empêche de tomber dans l'univer-
selle platitude! Constatons-le froide-
ment: Le foyer de cette lumière dont
vous étiez le principe, n'est plus qu'un
vilain tas de cendres refroidies. Que si
vous me demandez pourquoi, je vous
dirai que vous m'en demandez trop. Je
ne suis point docteur en sagesse et
autres momeries; mais peut-être en-
tendrez-vous dire ceci: que le septi-
cisme moderne ayant fait bon marché
de nos admirations — comme de celles
des autres — et l'amour sans admira-
tion n'étant que l'amour sans convic-
tion, la campagne sans soleil, l'indiffé-
rence, le désintéret, notre religion
d'amour absolu s'en est allée logique-
ment, par la force des choses, sans
complicité effective de notre part.

Plus j'y songe et plus j'y crois: dans
les cœurs neufs, encore préservés des
influences externes mauvaises, la raille-
rie et l'ironique goguenardise ont bientôt
fait de germer et elles s'implantent
fatalement jusqu'à devenir indéradica-
bles. Et voilà comment ce besoin d'ad-
mirer quelque chose de supérieur et
de surhumain qui est la femme rêvée,
ce besoin qui fait que les jeunes prêtres
adorent de préférence la Vierge parce-
qu'elle est femme, s'efface, disparaît,
s'étouffe et meurt irrémédiablement de
la crainte d'être accusé de sentimentalité
ou d'un autre vilain mot qui est plus
terrible encore.

Et d'aucuns pensent que c'est na-
vrant comme de voir une touffe de
verveines fanées, un lys souillé, des
rêves traînés dans la boue, une chimère
insultée par un passant.

Pourtant, ne nous rebiffons point;
devant la négation universelle, cour-
bons dans l'ombre nos fronts un instant
illuminés et laissons, dans notre âme,
les trésors d'ingénuité dormir leur bon
sommeil d'oubli: ce n'est point la peine
de les réveiller. Voici que nos candeurs
premières s'enfoncent dans les brumes:
lointaine est l'éclosion avortée des pre-
miers rêves, lointaines sont les chimères
des printaniers éveils.

Je vous surprends à dire: « Que
m'importe! »

Et moi aussi, je dis: « Et puis après? »
et vous l'entendez, je le crie d'une voix
forte et sonore de crainte de vous faire
remarquer, chère enfant, que ma voix
tremble parce que les larmes m'en sont
montées aux yeux!

Où s'en sont allés les allanguisse-
ments des communes rêveries, la main
frôlant les cheveux? Qui nous rendra
les mièvres et bonnes mélancolies d'a-
mour? N'entendrons-nous plus que sur
d'autres lèvres les balbutiements de
deux cœurs dilatés de tendresse? Pour
quels autres, le charme caressant des
mots vagues et doux? Où s'en sont allés
les ivresses de mai et les espoirs de
printemps?

Elles ont vécu, nos claires illusions,
radieuses comme une aube! Et nos
pauvres chimères ont brisé leurs ailes
de lumière sur le mur immobile de la
réalité. Nous, nous les regardons mourir,
indifférents, et elles expirent avec
le sautilllement et les sursauts des oiseaux
qui agonisent, les plumes rouges et le
corps meurtri par la main rude de l'oi-
seleur. Et je ne suis pas seul à pousser
ce cri de misère: ceux qui naîtront
après nous verront mourir leurs rêves

comme nous avons vu mourir les nôtres
et peut-être se poseront-ils comme moi
cette question sombre: « Qu'est-ce que
la vie humaine sans le décor du rêve,
sans la sincérité du songe, si ce n'est la
vie animale de la création tout entiè-
rière? »

Ne m'en veuillez pas, chère inoubliée.
Je m'étais promis de ne pas m'attendrir
en vous écrivant et d'être impertinent
comme un page. Le Ciel et les Enfers
me sont témoins que telle était mon
intention en commençant ces lignes.
Et voici que j'ai tu mon persiflage pour
voyager dans le pays du Tendre. Que
voulez-vous? En ce jour d'anniversaire,
le courage m'a fait défaut, et je vous
raconte des choses défendues.

Recevez, chère enfant, mon *mea culpa*.

Et tenez, rions très fort. Gai! Gai!
amusons-nous; le ciel est clair, le soleil
fait pleuvoir la lumière à flots, les oi-
seaux s'égosillent dans les jasmins en
fleurs et les poiriers sont blancs comme
des robes d'épousées. Gai! Gai! amu-
sons-nous; soyons plus joyeux que le
ciel, que le soleil et que les oiseaux!

Coulez, bons vins de France, faisons
sauter les bouchons par dessus les mou-
lins des mélancolies et envivons-nous,
les amis! Et puis, meurent les nostal-
gies du passé, meurent les naïves senti-
mentalités d'autrefois, et, dans l'ironique
joie de vivre, puissent les souvenirs de
l'adolescence en général et en particu-
lier celui de l'anniversaire que ramène
le troisième jour des Calendes d'A-
vril!

Et, savez-vous bien, chère enfant?
A notre prochaine rencontre, nous di-
rons sur toutes ces vieilleries des choses
si fines et si spirituelles que j'en perdrai
à jamais l'envie de les évoquer encore
et d'en pleurer.

CURTIO.

AUG. BÉNARD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
LES POÈTES NAMUROIS

PAR AUGUSTE VIERSET.

Beau volume in-8^o, tiré à 200 exemplaires,
prix, en souscription, fr. 1-50 (franco par poste
fr. 1-60). Après la souscription, le prix sera
porté à 2-00 fr.

A PARAÎTRE :

TÊTE PRESSÉE

PAR L'UN DES NOTRES.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

LA BANDE A BEAUCANARD

PAR GEORGES RÔSMEL.

Nouvelles cocasses et récits drôlatiques,
imprimés en une plaquette de grand luxe
ornée d'un dessin par É. BERCHMANS.

PRIX : fr. 0-50.

Sera expédié franco, dès son apparition, à
quiconque adressera, dès à présent fr. 0-50 en
timbres-poste à M. d'Heur, libraire, rue du
Pont-d'Ile, à Liège.

Agonies.

I.

A Albert Mockel.

Oh! que vibrants d'amour les larges soirs d'automne
Où sur les lys meurtris la brise monotone
Prolonge la longueur de ses cruels adieux!

Combien lourdes d'ennui les roses innocentes
Inclinent à regret dans l'abandon des sentes
Leurs calices alors en pleurs comme des yeux;

Et dans les bois livrés aux noires nostalgies
Des ramages d'oiseaux et des mélancolies,
Les amants alanguis ne vont plus deux à deux.

II.

Partout les grands sommeils, les sommeils léthargi-
ques
Enténébrent de deuil les vieux couchants magiques
Et stérilisés comme en une bonne mort.

Partout les floraisons chantent le psaume immense
Du bonheur qui finit et du mal qui commence
Pour les âmes d'amour que berce un rêve d'or.

Car aux heures d'automne où meurent les verveines
Les désespoirs étouffent les âmes humaines
Et les âmes des fleurs dedans le même effort.

ARTHUR DUPONT.

Chronique Bruxelloise.

LA FEMME AVOCAT.

Mlle Popelin s'ennuyait. Les gens de son en-
tourage ne cessaient de lui répéter qu'une per-
sonne aussi bien douée qu'elle sous le rapport
de l'intelligence ne pouvait décemment se
résigner à éplucher des pommes de terre,
épousseter des meubles, ravauder des bas, ni
débattre, le matin, avec le *pachtier*, le prix
d'une demi-douzaine de têtes de choux. Elle
résolut donc de défricher son cerveau et, puis-
que l'entrée des universités n'est pas interdite
aux femmes, de se faire délivrer un diplôme
qui lui permettrait de consacrer fructueuse-
ment son temps à l'exercice d'une profession
libérale. La médecine ne la tentait pas. L'idée
de respirer l'air méphitique qui règne dans les
hôpitaux, la pensée qu'il faut, quand on est
médecin, palper des plaies peu ragoûtantes,
scier dans de la chair vive, glaçaient son bon
petit cœur de femme. Elle songea à la pharmar-
cie, mais l'image de Fenayrou se dressa de-
vant elle. La perspective d'être *conseur* du
vindicatif pharmacien qui exerce actuellement
à la Nouvelle-Calédonie la fit frissonner. Elle
passa en faisant « peuh! » dédaigneusement
(ce dont je la loue fort) devant les multiples
emplois de gratte-papier. Un jour la curiosité
la poussa au Palais de Justice où se plaçait
un procès à sensation et elle fut témoin d'un
de ces spectacles qui doivent inspirer des ré-
flexions fort rances aux directeurs de nos
théâtres. Ces messieurs, qui se ruinent en dé-
cors, qui paient des prix fous pour avoir sur
leurs scènes des acteurs présentables et des
actrices charmantes, doivent évidemment se
demander pourquoi le public exige d'eux de si
gros sacrifices alors qu'il suffit, pour le faire
se ruiner aux portes d'un Palais de Justice, de la
réunion, dans une salle nue, de quelques juges,
de deux ou trois avocats et d'une paire de
grands gendarmes qui hypnotisent d'un regard
féroce un pauvre diable d'accusé dont la mine,
si piteuse soit-elle, est toujours qualifiée de
sinistre par les reporters judiciaires.

Mlle Popelin fut séduite par le succès qu'ob-
tinrent les avocats. En s'en retournant, elle
songea qu'il doit être fort agréable de pouvoir
dégôiser pendant des heures, tranquillement,
en présence d'une foule recueillie, dans un
silence que rien ne trouble sauf, parfois, le ron-
flement d'un huissier qui ponctue, d'un geste
de tête inconscient, vos plus brillantes pé-
riodes.

Désormais sa voie était trouvée. Elle se ferait
avocat. Vaillamment, elle se mit à l'étude.
Justement, à cette époque, les avocats faisaient
quelque tapage. Edmond Picard publiait ses
scènes de la vie judiciaire et le public belge,
dont on connaît la compétence et la sévérité en
matière de littérature et d'art, se déclarait
satisfait et daignait reconnaître que l'auteur
de la *Forge Roussel*, de l'*Amiral*, etc., n'était
pas tout à fait dépourvu de talent. C'était un
succès. Les jeunes avocats, mis en verve,
louèrent fort leur profession, écrivirent de jolis
articles sur la littérature judiciaire, et Georges
Rodenbach énuméra complaisamment dans
une de ses chroniques du *Progrès*, les avocats
de mérite du barreau de Bruxelles. Tout ce
bruit allait frapper les murs de Paris, glissait
dans la plume de Jean Bernard et venait fina-
lement se répercuter dans la *Société nouvelle*.

Mlle Popelin lisait; de plus en plus, elle
s'applaudissait d'avoir choisi une profession
dont on vantait si haut la noblesse. L'idée ne
lui vint pas qu'on pourrait s'opposer à son
entrée au barreau. Elle avait, sur le droit
qu'ont les femmes de faire la concurrence aux
hommes sur tous les terrains, l'avis d'une
quantité d'avocats qui s'occupent de politique
et remuent, à leurs moments perdus, les ques-
tions sociales. Ils préconisaient fort l'émanci-
pation complète de la femme et la reconnais-
saient apte à exercer la médecine, la pharmacie
etc. S'ils ne citaient pas leur profession, c'était
par pure modestie. Ils n'osaient espérer que
les femmes leur feraient un jour l'honneur
d'endosser la sévère robe noire. Mlle Popelin
marchait avec le progrès, donc rien à craindre.
D'ailleurs ses professeurs ne semblaient pas
trouver étrange de la voir se livrer à des études
qui n'avaient encore été cultivées, chez nous,
que par des hommes seuls. Et comme on n'a
pas d'exemple de femmes qui se soient vouées
à l'étude du droit en vue de pouvoir préparer
convenablement des carbonades flamandes, il
est probable qu'ils ne se faisaient pas illusion
sur les intentions de Mlle Popelin.

Aussi fut-elle sur le point de tomber à la
renverse quand, après avoir manifesté l'inten-

CAPRICE REVUE

tion de faire usage de son diplôme, elle vit rougir les avocats qui, n'ayant pas de cailloux sous la main, faillirent lui lancer à la tête un crâne de juge. L'emploi d'un objet contondant dans une circonstance aussi délicate et juste au moment de la rentrée du barreau, aurait certainement, grâce à la brutalité du procédé, rallié à la cause de M^{lle} Popelin un grand nombre de personnes que la réouverture des théâtres de tous genres laisse généralement indifférentes.

Le premier cri — le cri du ventre — sorti de la poitrine des avocats, il y eut une accalmie de quelques jours. On réfléchissait. Le Code fut épiluché avec une patience de bénédictin. On retira des greniers où ils gisaient, sous une enveloppe de poussière grise, de vénérables papiers jaunés, productions laborieuses d'anciens jurisconsultes, qui, depuis de longues années, n'étaient plus consultés que par de mignonnes souris. Et ce fut un débordement d'études où l'on s'efforçait de prouver, en s'appuyant sur le Code et sur tous les ouvrages qui s'y rattachent, l'impossibilité pour une femme de se faire plaideuse. Il y eut bien quelques articles discordants. Deux ou trois avocats défendirent la cause de M^{lle} Popelin. Comme leurs confrères, ils s'appuyaient sur des textes de loi, car le Code peut être comparé à une espèce de citron dont il est toujours possible d'extraire deux sortes de sucs. Il n'y a qu'à connaître la manière de presser.

Aux études massives et graves vinrent s'agglutiner de gentils articles spirituels où l'on s'efforçait de persuader aux femmes qu'elles avaient tort de loucher du côté de la vilaine robe noire dont s'affublent les avocats. On moucheta le fleuret; la poignée en fut enrubbannée richement; puis, galamment, avec toutes sortes de grâces mignardes de petits maîtres, on fit le moulinet à la porte du Palais de Justice pour protéger le barreau contre l'invasion des femmes à diplôme, redoutables que les femmes à barbe. L'entente, par exemple, ne semblait pas fort complète entre les cerbères du barreau. Tandis que les uns insinuaient que M^{lle} Popelin engagée dans une disgracieuse robe d'avocat ressemblerait à un mannequin de modiste, les autres assuraient que la toque et la robe donnerait plus de piquant à la beauté de sa figure. On fut cependant généralement d'accord pour déclarer que la femme, dont l'unique fonction ici-bas devrait consister à mettre un peu de joie et de soleil dans notre insipide existence de travailleurs, ne pouvait que perdre sa grâce et par conséquent sa raison d'être en prenant stoïquement sa part des travaux et des ennuis que les hommes ont été seuls à supporter jusqu'à ce jour. La remarque était sensée. Mais comme on plaide mal quand on plaide pour soi: «Faites de la médecine, tous le monde vous approuvera, écrivait un des adversaires de la femme-avocat, mais n'essayez par de vous hausser jusqu'à des choses aussi graves que les questions de droit.» M^{lle} Popelin aura certainement de la peine à se persuader que la peau d'un homme est moins importante qu'un procès compliqué.

Au demeurant, les avocats ont tort de protester contre la concurrence que les femmes menacent de leur faire. Si la femme est sortie de sa cuisine, c'est nous qui l'en avons tirée. Après lui avoir reconnu une âme, nous lui avons dit que ses facultés n'étaient pas inférieures aux nôtres et il est tout naturel qu'elle en profite pour ne pas se laisser écraser dans la formidable *struggle for life* qui nous emporte tous dans un vertigineux tourbillon. J'admire fort les braves gens qui conseillent paternellement aux femmes de se contenter du rôle de ménagère auquel leur nature les rend particulièrement propres. On semble oublier que la profession de ménagère suppose un ménage, lequel n'existe pas toujours. Et puisque la

nécessité met parfois la femme dans l'obligation de remplir un état où elle n'est pas à sa place, je ne vois pas pourquoi le barreau seul lui resterait fermé.

Certes il est triste de constater que nous évoluons rapidement vers une société qui ne sera plus composée «que d'hommes imberbes et barbus mêlés» suivant la définition de M. V. Arnould. Mais c'est notre éducation moderne qui nous y mène tout droit et l'échec de M^{lle} Popelin n'enrayerait pas ce joli mouvement. C'est, du reste, le degré de nivellement social que le spleen guette pour étendre toutes larges ses deux grandes ailes noires sur l'humanité. Il ne reste donc plus qu'à nous résigner. Pour ma part j'ai pris mon parti, philosophiquement. Ce matin, en passant rue de la Madeleine, je me suis acheté, chez Decq, le *Manuel du parfait cuisinier*.

H. SIRKAN.

AUG. BÉNARD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
A PARAÎTRE:
BRANLANTES
édition mignonnette de grand luxe, caractères elzéviériens, par MAURICE SIVILE avec frontispice et 20 eaux-fortes de LOUIS MOREELS.

Pour se souvenir.

Paraîtra, dans notre prochain N^o, le portrait de Henry de Tombeur, l'ancien rédac.-chef de *la Basoche* et de *l'Étudiant*.

Aussi, en 4^e page, le portrait de M^{lle} J. Perrouze, la divette du Pavillon de Flore.

Suivront les portraits de tous les acteurs et artistes des trois théâtres d'ici.

Chronique des Théâtres.

THÉÂTRE ROYAL.

Deux plantureuses représentations wallonnes très courues y ont été données en suite de *Fédora*. — Du 16 au 18 aura lieu la réouverture: les *Pilules du Diable*, montées, dit-on, avec un grand luxe de mise en scène.

AU GYMNASÉ.

Aujourd'hui samedi a lieu — en gala — la dernière représentation de la *Grande Marnière*. Mme Miller l'ex-pensionnaire haut prisée des Galeries, débutera dans *Les Mousquetaires* ou *Vingt ans après*, dont la première est fixée à demain dimanche 14.

La matinée annoncée pour ce jour n'aura pas lieu.

PAVILLON DE FLORE.

Reprise du *Cœur et la Main*. Libretto et musique sont trop connus pour y revenir. Parlons de l'interprétation.

Et tout d'abord les nouveaux.

En son rôle de Gaëtan, M. Perrin a plu: baryton, et vrai baryton, chose invue depuis longue date au Pavillon, il possède un timbre de voix qui sonne agréablement à l'ouïe. Un peu sourd peut-être dans le haut, sa voix acquiert de l'ampleur dans le médium et le bas.

Le chanteur l'emporte chez lui sur le comédien. Trop altier est son jeu, sa démarche trop sans gêne, ses gestes trop brusques, dans ce second acte surtout, plein de finesses adorables. Nous croyons toutefois que l'artiste peut autre chose, et que d'autres rôles lui siéront mieux. L'émotion certaine d'une première fait

venir cette brusquerie d'un effort de vouloir, peut-être.

Néanmoins M. Perrin se présente artiste à encourager fermement, parce que, jeune qu'il est, ses défauts, croyons-nous, se corrigeront plus tard.

Mme Loys-Josepha est mignonne et, par là, charme. Voix, un souffle, maniée avec assez d'heur.

Mme Couly a déserté, à tort, la comédie.

Mme Perrouze cherche à s'adoucir, ô combien! Mais en la nébulosité des souvenirs apparaît sur la scène une autre diva choyée en son temps, que l'Oubli, cet impérieux, n'a pu encore effacer des mémoires.

De là, comparaison et jugement.

Néanmoins tenons compte à la présente de son zèle et ayons foi en des rôles à venir plus adéquates à son caractère. Trop voyant et trop soyeux, Madame, votre costume de bergère.

M. Gardon a produit une excellente impression dans son rôle secondaire. Son tact est l'égal de son talent. Preuve: le duo du second acte avec Josepha.

Honneur à l'artiste consommée Mme Gilles-Raimbault — Scolastica.

Chœurs et orchestre gagneront après quelques représentations. Ensemble des plus satisfaisants.

Excellente reprise que celle-là.

Signalons encore, pour la comédie, une ingénuité pleine d'entrain, Mme Perrin, et Mme Piot, une duègne fort zélée.

SPHINX.

V^{ve} ELISE MAGIS

RUE DU PONT-D'ILE, 47bis, LIÈGE.

Porcelaines fines et ordinaires de toutes provenances. — Faïences anglaises, de Delft, Nancy, Rouen, Suisse, italiennes et du pays. — Cristaux. — Verreries. — Grand choix d'objets de fantaisie en Chine, Japon, Saxe, Sèvres, Nancy, Lille et Marseille. — Objets en cuivre et en bronze doré. — Plateaux viennois en laque, en cuir bouilli, en bronze doré et argenté. — Eventails de tous prix. — Albums de photographie. — Cadres et Paravents pour portraits. — Abat-jour. — Mignonnettes et Lambrequins. — Savon, Parfumerie, Eau de Cologne 1^{re} marque. — Objets de ménage. — Dépôt des thés de la maison Roolofs d'Amsterdam. — Objets à peindre en porcelaine, en bois blanc et en terra Cola de Copenhague.

Bibliographie.

L'Étudiant, le journal essentiellement universitaire qui meurt régulièrement de consommation en juillet et renaît en octobre, *L'Étudiant* reprendra vie le 15 du présent mois.

Avec des principes politiques très nets, il s'occupera de choses universitaires et la gaité étudiante, — cette gaité déhanchée qui fait le grand écart dans les quadrilles, — ne lui faillira pas.

L'Étudiant entre dans sa 5^e année académique et fait voile vers la haute mer de la ... centième.

Cette perspective justifiée prouve à toute évidence que *L'Étudiant* tient le premier rang dans la classification du journalisme contemporain, et que c'est un crime que nous qualifierions d'inqualifiable, que de ne pas s'y abonner (3-50 par an).

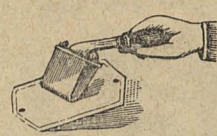
Les abonnements sont reçus, 36, rue de Berlaumont, à Bruxelles, où une douzaine d'ex-chefs de division de la Banque Nationale, soudoyés à prix d'or par le Directeur de *L'Étudiant*, sont commis à les enregistrer.

FIX.

Pour se réjouir.

Caprice Revue publiera CHAQUE JOUR les programmes des théâtres d'ici.

Tous pourront ainsi, durant les entr'actes, déguster les articles affriolants insérés en chacun de nos numéros.



FER POUR LE
REPASSAGE DE LUXE

AMIDON BRILLANT AMÉRICAIN
(Avec mode d'emploi sur chaque paquet).

H. FONDER-BURNET
48, RUE DU PONT-D'ILE, LIÈGE.

AU CŒUR D'OR
JEAN SOIRON
LIÈGE
RUE DE LA RÉGENCE, 32
GLACES, CADRES
GROS & DÉTAIL
Anciennement
RUE DE LA CATHÉDRALE
39

RÉOUVERTURE DES MAGASINS
DE
TAPISSERIE & AMEUBLEMENT
DE
DD. CHAPPELLE,
Place des Carmes, 9, LIÈGE.

Imprimerie - Lithographie - Papeterie
FABRIQUE DE REGISTRES
Fabrique d'articles pour cotillons
RELIURES

Louis Haas-Depas

25, Place du Théâtre, LIÈGE.

LA MAISON

HAENEN, TAILLEUR

Place de l'Université, à Liège.

Se recommande pour son bon marché
et la bonne qualité de ses étoffes.

THÉÂTRE MOLIERE

Rue de l'Ouest, 15

Bureau à 7 h. Rideau à 7 1/2 h.

Dimanche 28 Octobre 1888.

Grande Fête de Bienfaisance

Organisée au profit de la

CRÊCHE DE L'OUEST

PAR LA SOCIÉTÉ L'UNION MUSICALE

— O —

PREMIÈRE PARTIE

1. *Les chants lyriques de Saül*, (A. GEVAERT)
2. *Je crois!* méditation (J. FAURE) M. Rahier.
3. *Mélie*, par Mlle Marie Joachim.
4. *Air de la Reine de Sabat*, (C. GOUNOD) M. Hérenden.
5. *Fantaisie pour violon sur Faust*, (ALLARD) exécuté par le jeune X...
6. *Chansonnette dite par* M. Fauconnier.
7. *Hymne au matin*, (DOURY) chantée par M. Rahier.
8. *Duo du 4^{me} acte de l'Africaine*, (MEYERBER) chanté par Mlle Marie Joachim et M. Hérenden.
9. *Solo de flûte*, M. Fauconnier.

DEUXIÈME PARTIE

1. *La Souveraine*, ouverture par l'orchestre.

A LA BUVETTE

Comédie en 1 acte, de L. de Coninck, de Bruxelles.

Distribution: Clamponnet, MM. J. S. — Calambert, avocat, J. L. — Letuvé, avocat, J. B. — Balourdin, concierge, J. D. — Ladureau, N. F. — Mme Clamponnet, Mlle A. Legrain. — Mme Pichon, Perrin.

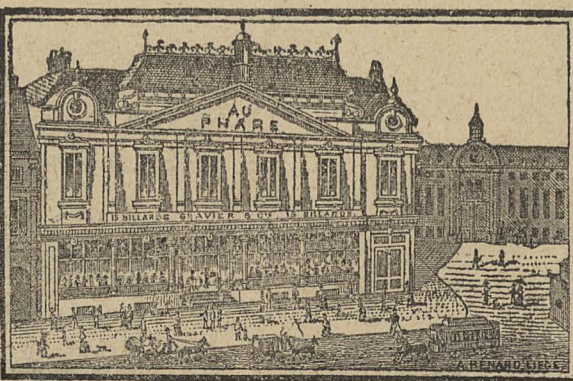
APÉRITIF & DIGESTIF
ESSENTIELLEMENT
HYGIÉNIQUE
MAISON
DE VENTE
AMER MAUGUIN
16 et 18, rue Léopold
LIÈGE.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE
H. ZEYEN
Boulevard de la Sarvenière.

COMPAGNIE
DES
Propriétaires Réunis
pour l'assurance à primes contre l'incendie
Agent principal: A. DEPAS, Liège.
64, rue Hocheporte.

THIRIAR-HERLA
Rue Léopold, 19, LIÈGE.
RÉPARATIONS SOIGNÉES
DE PIPES, PORTE-CIGARES ET CIGARETTES.
Ambre, Cannes, etc.
PRIX MODÉRÉS

AU PHARE — GRAVIER ET C^{ie}



LIÈGE PLACE VERTE.

ANVERS 1885, MÉDAILLE D'OR
DE COLLABORATEUR.

Typographie - Chromolithographique -
Aug. Bénard
Imprimeur-Éditeur
Rue du Jardin Botanique, 12
Liège.

CATALOGUES & PUBLICATIONS ILLUSTRÉES
TABLEAUX-RECLAMES. — ÉTIQUETTES DE LUXE
IMPRESSIONS COMMERCIALES ET ARTISTIQUES.

CLICHERIE GALVANOPLASTIE
PHOTOGRAVURE.

Liège, Imp. Aug. Bénard.



Théâtre Royal de Liège
Bureau à 7 h. Rideau à 7 1/2 h.
Dimanche 14 octobre

Représentation donnée avec le concours du
CERCLE MOLIÈRE DE LIÈGE
49^e représentation de
COUHENIRE et CHERVANTE

Comédie mêlée de chants en 3 actes, de MM. AERTS,
et Henri BARON, de Liège.
Personnages : Guyaume, jardinier, MM. F. Halleux, —
Louis, galant de Fiffine, N. Delpont, — Colas, galant de
Babette, J. Bure, — Babette, couhenire, T. Cleffert, —
Fiffine, chervante, M. Alice Legrain.

LES TRIMLEU

Pièce en deux actes en vers, de M. Henri BARON.
(Couronné en 1888, par la Société de Littérature Wallonne)

Personnages : Joseph, coqils, MM. L. Thonard, —
Jacques, coqils, J. Baron, — Moncheu Boyv, J. Bure, —
Houbert, cabartis, F. Halleux, — On gendarme, Arnold.
— On gendarme, Francotay, — Loriot, biehens, Duchâ-
teau, — Marie, femme de Jacques, M. Cleffert, —
Fiffine, Alice Legrain, — Coqils et wageus.

LES DEUX CUSEUNNES

Comédie en deux actes en prose, de M. Henri BARON.

Personnages : Louis Chabot, MM. J. Bure, — Géra
Chabot, F. Halleux, — Decortis, ingénieur, J. Delpont, —
Colas, J. Baron, — Louise Chabot, feie del mohonne, Mlle
X... — Louise, si cusenne, Alice Legrain.

LUNDI 15 OCTOBRE

Bureau à 7 h. Rideau à 7 1/2 h.

Représentation donnée avec le concours du
THÉÂTRE WALLON DE LIÈGE

LES AMOURS DA GERA

Comédie en 2 actes par Edouard REMOUCHAMPS.
(Pièce couronnée par la Société de Littérature Wallonne).

Distribution : Jacob, maise coti, M. Nondonfaz, — Louise,
feie da Jacob, M^{me} Joachims, — Victôr, jônai de l'vieie,
amoureux da Louise, M. Ansay, — Géra, vâlet da Jacob,
M. T. Quintin, — Babette, siervante da Jacob et moncœur
da Géra, M^{me} Collette, — Marie Crochet, tapeuse di cwâr-
jeus, M. J. Lambremont.

17^e représentation de

COUR D'OGNON

Tableau naturaliste en 2 actes,
Paroles de Henri SIMON, musique de Sylvain
DUPUIS.

Distribution : loget, vèille jônne feille, matante da
Joseph, M. J. Lambremont, — Fiffine, sœur da Marie,
M^{me} Joachims, — Marie, crappude da Joseph, puis da
Bambert, M^{me} Heusy, — Joseph, sodar, galant da Marie,
MM. J. Van Essen, — Bergozoom, cōpatâl flamind, can-
râde da Joseph, L. Ansay, — Géra, vi jônne homme,
président del Jônnesse, V. Raskin, — Bambert, scrieu,
novai galant da Marie, T. Quintin, — Gilles, del Société
del Jônnesse, M. Gobiet, — Li Société del Jônnesse, gens
del poroche, musiciens des onbâdes, etc.

D'JI VOU, D'JINN' POU

Vaudeville en 2 actes, par Jos. DEMOULIN.

Personnages : Groubiotte, log'geu, MM. T. Quintin, —
T'Chanchet, maiss' serwi, J. Collette, — Friquet, musichin,
E. Antoine, — Franç'wet, plafonneu, A. Nondonfaz, —
Mayon, schêrvante L. Ansay, — Thêrèse, feumme' Grou-
biotte, Mesd. Collette, — Nanette, si feie, Jochims-Massart

Théâtre du GYMNASE.

Direction L. Teillet.
Bureau à 7 heures Rideau à 7 1/2 h.

— O —

LES MOUSQUETAIRES

ou Vingt ans après,

DISTRIBUTION.

D'Artagnan,	MM. Neressant.
Athos,	Mandard.
Porthos,	Lacroix.
Aramis,	E. Vaslin.
Mordaunt,	Marmignon.
Cromwel,	Harlin père.
Le bourreau de Béthune,	Harlin père.
Charles Ier,	Andral.
Parry,	Perrin.
Grimaud,	L. Guy.
De Winter,	Daurelly.
Henriette, de France,	M ^{me} Miller.
Madeleine Turquenue,	Daurelly.
L'hôteuse,	Kerby.

A L'ÉTUDE

Le Roman d'un jeune homme pauvre
d'Octave Feuillet.

CHEZ AUG. BÉNARD, ÉDITEUR A LIÈGE

MUSÉE WIERTZ

publié en 16 livraisons contenant 6 pl.
en phototypie, format 40/52.

SOMMAIRE DE LA 1^{re} LIVRAISON :

- Pl. I. Les partis jugés par le Christ.
- II. La civilisation au XIX^e siècle.
- III. La confidence.
- IV. Sommeil de l'Enfant Jésus.
- V. Plus philosophique qu'on ne pense.
- VI. Napoléon aux enfers.

Prix de chaque livraison 5 frs.
L'ouvrage complet par souscription. 80 frs.
Aussitôt la souscription close, l'ouvrage sera
porté à 100 francs.

Théâtre du Pavillon de Flore.

Direction : A. Rodembourg.
Bureaux à 6 heures. Rideau à 6 1/2 heures.

Dimanche 14 et Lundi 15 Octobre 1888

Représentation extraordinaire.

LE CŒUR ET LA MAIN

Opéra-comique en 3 actes, par MM. Nutter et
Baumont. — Musique de Ch. Lecocq.

Distribution :

Moralès,	MM. Gardon.
Gaëtan,	Perrin.
Le roi,	Couly.
Mosquitos,	Thys.
Baldoméro,	Vaillant.
Micaëla,	MMes Perrouze.
Scolastica,	Gilles-Raimbault.
Joseph,	Loys.
Amita,	Belini.
Pipa,	Thys.
Dolorès,	Clasis.
Inès,	Couly.
Pablo,	Sluse.
Lazaro,	Fabry.
Ascarrio,	Duval.

Gardes du Palais, Bombardiers, Pages,
Demois. d'honneur, Paysannes, Soldats, etc.

1^{re} représentation de

LA BOISIÈRE

Drame en 5 actes par MM. T. Barrière,
et Jaime fils.

René Noirel,	MM. Boyer-Classis.
Jules Montflanquin,	Degrange.
Saint-Laurent,	Raimbault.
Sylvain Grincheux,	Garnier.
Henri de Fontenay,	Tack.
Jolivet,	Sougnéz.
Marguerite Provins,	Mmes Fiot.
Jeanne Provins,	Perrin-Theuler.
Louise de Marennes,	Clavandier.
Bellotte Taupier,	Gilles-Raimbault.
La Gouleuse,	J. Sluse.
Le garde forestier,	M. De rosne.

Boisiers, Boisière, Invités, Domestiques, etc.